Du bon usage des malentendus

Jean-Clément Martin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11958>

DOI : 10.4000/ahrf.11958

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 151-160

ISBN : 978-2-200-92677-9

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Clément Martin, « Du bon usage des malentendus », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 363 | janvier-mars 2011, mis en ligne le 01 mars 2014, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11958> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11958>

DU BON USAGE DES MALENTENDUS

Jean-Clément MARTIN

Aucun événement ni aucune tradition historiographique ne ressortent indemnes lorsque les interprétations qui en sont faites sont soumises à un changement d'échelle ou à une mutation de perspectives. Les liens entre les révolutions américaine et française, tels qu'ils sont envisagés au fil des articles réunis ici, n'échappent pas à cette loi. Centrés sur des personnages particuliers, ils remettent en cause les schémas de lecture ordinaires d'autant plus qu'ils insistent sur les malentendus, dysfonctionnements, discordances, coïncidences, qui façonnent les relations humaines et les décisions collectives.

Ce réexamen n'est manifestement pas fortuit. Après les grands débats qui agitèrent les années 1950-1960 autour de la « révolution atlantique » et qui semblent renaître aujourd'hui, les relations entre les deux révolutions (mais ne faudrait-il pas mieux parler de « la Guerre d'Indépendance » des États-Unis d'Amérique plutôt que de la Révolution américaine ?) avaient été lues dans une optique politiste – et polémique –, opposant la douceur de l'une et la violence de l'autre. En ce début de *xxi*^e siècle, la question semble s'être déplacée encore, oubliant heureusement la question scolastique de la « spécificité de la Révolution française » pour prendre, d'une part, le point de vue des acteurs, intégrant au passage des catégories négligées, pour appréhender, d'autre part, des domaines d'intervention peu fréquentés, enfin pour englober des régions concernées également par les révolutions. Ces approches ne sont pas seulement factuelles, elles reposent sur des socles théoriques importants, la capacité d'agir des individus, les oubliés de l'Histoire, les histoires croisées, la performativité des discours, *gender*, *subalterne* et *cultural studies*...

Dans sa discontinuité, cet ensemble de textes propose ainsi des pistes de lecture fécondes, dont quelques-unes seront suivies ici pour en

souligner l'importance : la place du malentendu et de la résonance, le rôle des relations entre individus et groupes, la complexité des significations d'une période historique. Les textes à partir desquels cette réflexion méthodologique est ici proposée sont évoqués par la citation du nom de l'auteur placé entre parenthèses.

Les images, entre invention et efficacité

Les ambiguïtés et discordances entre les deux pays et leurs révolutions sont liées à leurs toutes premières relations, commençant avec l'aide accordée par la monarchie absolue aux colonies anglaises engagées dans leur guerre d'indépendance. Elles sont exacerbées au moment de la *Quasi War* entre les deux anciens alliés dans les dernières années du XVIII^e siècle, prolongeant les tensions qui avaient eu lieu autour de l'ambassade Genêt au moment de la Convention montagnarde. Dans ces interrelations, chaque pays, mais aussi chaque groupe, a inventé l'image de l'autre qui lui convenait, si bien que les coïncidences de destins ont manifestement prévalu sur les proximités d'idées ou de programmes. Comme le rappelle judicieusement A. Potofsky, le point tournant est sans doute le désastreux traité de Paris qui met fin en 1763 à la guerre de Sept Ans. D'un seul coup, la France se voit ramenée à une place subalterne, tandis que les nationalismes s'affirment, préparant le terrain des guerres à venir¹. Dans la guerre de cinquante ans que se livrent alors l'Angleterre et la France, toute occasion pour profiter des faiblesses de l'adversaire et s'emparer de ses colonies ou de ses réseaux commerciaux est saisie, même s'il faut pour cela nouer d'improbables alliances. Rien n'était commun entre la plus vieille monarchie parlementaire, l'Angleterre, et l'empire russe, autocratique, qui combinèrent ensemble des opérations militaires après 1795 contre la France ! En 1780, le rapprochement entre la monarchie absolutiste française et les 13 colonies anglophones en train de se donner des constitutions relève de cette géo-stratégie, même si, de part et d'autre, des administrateurs, des penseurs et des aventuriers mettent en avant, parfois à bon escient, d'autres raisons. Cette perspective permet de comprendre

(1) Edmond DZIEMBOVSKI, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770*, Oxford, Voltaire Foundations, 1998 ; du même : « Les négociations franco-britanniques de 1761 devant le tribunal de l'opinion : le duc de Choiseul et la publicité de la diplomatie française », dans Jean-Pierre JESSENNE, Renaud MORIEUX, Pascal DUPUY (dir.), *Le négoce de la paix, les nations et les traités franco-britanniques, 1713-1802*, Paris, Société des Études robespierristes, 2008, p. 47-68. David A. BELL, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1800*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2001.

comment se créent les imageries croisées des deux continents, la modernité du Nouveau Monde séduisant Turgot, ou le jeune La Rochefoucault d'Enville, le personnel diplomatique voyant davantage les intérêts économiques (Potofsky).

Appliquée à ce genre d'échanges, la fécondité des analyses tirées des histoires croisées et des transferts culturels² est démontrée depuis une vingtaine d'années. Elle est confirmée au-delà des espérances lorsque ces méthodes sont appliquées aux États-Unis et à la France révolutionnaire. Allons tout de suite aux situations les plus extrêmes. Sans cette ouverture méthodologique, comment comprendre que la France jacobine et « terroriste » ait pu servir à disqualifier les planteurs esclavagistes du Sud dans les discours des Américains fédéralistes du Nord (Cleves)! Les renversements de sens sont particulièrement invraisemblables et paraissent tellement outrés que l'on serait tenté de les prendre pour des billevesées sans intérêt. Car il ne s'agit pas seulement de l'usage polémique de mots, comme ce qui se fait à propos de la « terreur » agitée comme un épouvantail par Paine dans ses démêlés politiques avec des adversaires (Belissa), mais de la circulation de stéréotypes collectifs devenus autonomes et réversibles, détachés *de facto* de références précises à ce qui a vraiment eu lieu. Ce qui est en jeu ici est la compréhension de la façon dont des événements marquants ont frappé les consciences collectives, instauré des catégories dans les mémoires. Assimiler la « terreur » révolutionnaire à la violence des planteurs est certes stupéfiant, mais pas plus que d'identifier pendant la Guerre civile dite de Sécession la colonne Sherman, la troupe yankee ravageant les États du Sud, aux « colonnes infernales » du général Turreau en Vendée³. Le jeu polémique interne aux États-Unis a ainsi utilisé à sa guise des éléments tirés de l'histoire française, les transformant et les déformant. Les résonances des événements jouent hors de toute signification exacte dans une espèce d'inter-textualité qui sert de toile de fond aux agitations et aux démonstrations polémiques. Ce qui s'est passé compte moins que ce qui en est dit et surtout que ce qui en est retenu pour comprendre le monde et agir sur lui.

Disons le clairement, ces détournements ne sont l'apanage d'aucun groupe, ni d'aucun temps, puisqu'ils servent à l'action autant qu'à en

(2) Michael WERNER, Dossier « France-Allemagne. Transferts, voyages, transactions », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 14, 1994, p. 2-82. Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

(3) Raymond A. JONAS, « Un regard vendéen sur la guerre de Sécession », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1997, p. 89-98.

rendre compte, et ce depuis les années 1770. Les exemples concernant la Révolution française vont alors des livres de Burke, traduits par Gentz, à ceux d'Hannah Arendt, créant un objet « Révolution française » utilisé jusqu'à la corde par des cohortes de polémistes, d'intellectuels, voire d'historiens⁴. À vrai dire, tous ces auteurs et ceux qui les glosent peuvent être excusés d'avoir pris la fiction (qu'ils ont) créée pour une réalité, puisque l'effectivité réelle du fantasme « Révolution française » n'est plus à prouver et que, dès 1789, c'est bien ce mirage qui a mu les protagonistes de l'Histoire. Alors que les révolutions provoquées directement et indirectement par la Guerre d'Indépendance américaine échouaient toutes en Europe, sauf précisément en France, altérant le sens même du mot « révolution » et divisant les Américains entre eux, il était urgent de définir des lignes d'interprétation de ces bouleversements inédits, imprévisibles et ininterrompus, comme la France le donnait à voir de façon inquiétante. On comprend que ces querelles autour des modèles révolutionnaires, Amérique *versus* France, aient alimenté ensuite tout le XIX^e siècle, lorsque la diffusion des principes démocratiques a semblé irréversible tandis que les vagues de révolutions balayaient le monde, comme pendant le XX^e siècle, lorsqu'il fallut rechercher les responsables présumés des totalitarismes européens⁵.

Il faut pourtant se garder des simplifications trop faciles. L'écho de la Révolution américaine, appelons la ainsi pour l'occasion, n'a pas été réservé à la France, loin s'en faut. Il a été au moins aussi fort, par exemple, dans l'Irlande des années 1780, lorsque les premiers mouvements d'autonomie se font sentir, provoqués par l'envoi de soldats tirés de l'île pour réprimer les « patriotes ». Aux Pays-Bas le pays est entré en guerre auprès des colonies américaines insurgées dans un mélange d'idéalisme et de mercantilisme⁶. Puis les militants « patriotes » ont suivi l'exemple américain pour faire leur propre révolution entre 1784 et 1787, avant de se faire étriller et chasser par les partisans du stathouder aidés par l'Angleterre et la Prusse. Réfugiés pour partie en France, ils adoptent le modèle révolutionnaire français jusqu'en 1795, date à laquelle leur révolution est confisquée par les armées françaises. Ils résistent cependant à l'imposi-

(4) Malgré ce qui est dit alors, Pierre NORA et Alain CLÉMENT, « Deux Révolutions et deux mondes », dans Claude FOHLEN et Jacques GODECHOT (dir.), *La révolution américaine et l'Europe*, Paris, CTHS, 1979, p. 329-340.

(5) Zeev STERNHELL, *Les Anti-Lumières*, Paris, Fayard, 2006, p. 12-13.

(6) Voir Jack P. GREENE et J. R. POLE (dir.), *A Companion to the American Revolution*, Malden, Mass., Blackwell, 2000.

tion de constitutions par les occupants, au point qu'ils se reconvertissent au modèle américain et font ensuite entrer la Révolution française dans l'enfer mémoriel du pays. La complexité et l'importance des liens entre la Révolution américaine et les histoires des autres pays autour de l'Atlantique sont bien connues⁷. Ainsi, au-delà du duo La Fayette-Washington, il n'y a jamais eu de tête-à-tête franco-américain. Les textes ici rassemblés évoquent, de manière exemplaire, les retombées de la Révolution, considérables, dans l'espace caraïbe et dans l'Amérique centrale et méridionale.

Mouvements browniens et sens de l'Histoire

Avant de reparler de cette dimension, il convient de s'arrêter sur ceux qui ont promu ces images, tous les acteurs du moment, dont ces textes parlent. La compréhension de leurs rôles est à l'évidence revenue à la mode⁸. Ont-ils été mus par la « force des choses », pour reprendre une formule exemplaire de Saint-Just, et dépassés par la vague qu'ils avaient suscitée⁹? Les « révolutionnaires » sont-ils d'abord ces « outsiders », provinciaux, entrés dans un monde nouveau, sous l'effet de déséquilibres sociaux et démographiques¹⁰? Ces textes ouvrent en effet une autre piste consacrée aux cheminements individuels permis par ces bouleversements historiques.

Entre Amérique et France, la guerre d'Indépendance n'a pas représenté seulement une occasion de revanche contre l'Angleterre; elle a été un terrain propice aux ambitions des jeunes gens, nobles ou non, qui se lancèrent dans une aventure prometteuse. On estime alors que l'idéologie révolutionnaire n'a marqué les esprits que d'un tiers des combattants, comme La Fayette, laissant de marbre de futurs contre-révolutionnaires, comme La Rouërie, venus trouver un exutoire à leur énergie, tandis que d'autres se contentaient de suivre une mode, la meilleure image étant alors la reine elle-même, portant des coiffures inspirées par l'épisode et recevant le « bonhomme » Franklin à la cour. Le bric-à-brac idéologique est partagé des deux côtés de l'Atlantique. Aux rêveries d'un Chateaubriand, explorateur pré-romantique, voyant dans les étendues américaines

(7) Joost ROSENDAAL, *De Nederlandse Revolutie. Vrijheid, volk en vaderland 1783-1799*, Nijmegen, Vandilt (éd.), 2005.

(8) Haïm BURSTIN, « La biographie en mode mineur... », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2010, 57, 1, p. 7-24.

(9) Bernard BAYLIN, *To Begin the World Anew*, New York, Vintage Books, 2004.

(10) Lynn A. HUNT, *Politics, Culture and Class in the French Revolution*, Los Angeles, University of California Press, Methuen and Co, 1984.

tout à la fois l'avenir et le passé de l'Europe, correspondent les éducations commerciales et religieuses de jeunes Bostoniens envoyés au collège militaire de Sorèze rencontrer les Français catholiques et aristocratiques (Peterson). Il est vraisemblable de penser qu'ils y ont côtoyé le jeune Henri de La Rochejaquelein, futur généralissime de la Vendée, dont le père possédait des plantations à Saint-Domingue, où certains de ces jeunes gens pratiquèrent la contrebande quasi officielle alors usuelle aux négociants américains.

Les itinéraires individuels et intellectuels sont complexes, voire contradictoires, et il n'y a pas à s'étonner que les images se succèdent se contredisant les unes les autres, comme le montre Marc Belissa, décrivant la déploration de Paine. Celui-ci retrouve un pays ayant abandonné au moins une partie de ses ambitions, après avoir été, déjà, désillusionné par son expérience française. Un même mouvement installe les héros au pinacle ou les fait déchoir selon qu'ils incarnent, à un moment donné, un rôle dans une partition complexe. Qui se souvient, après 1780, alors que George Washington est devenu un modèle, que, pendant sa jeunesse militaire, il avait été l'un de ces barbares « Britanniques » dont il portait l'uniforme, responsable de la mort de dix soldats français pendant la guerre de Sept Ans¹¹ ? L'exemple controversé de Brissot, passeur entre les deux bords de l'Atlantique, peut se rapprocher de celui de La Fayette, adulé et détesté, selon son insertion dans l'un des cycles révolutionnaires qui affectèrent la France de 1780 à 1830¹². La facilité avec laquelle des jeunes hommes traversent l'Atlantique à la recherche de destinées et s'engagent dans les multiples luttes disparates, voire contradictoires, est désarmante. De Kosciusko à Miranda, en passant par Daendels, l'Atlantique est un carrefour où toutes les trajectoires se croisent, au gré des événements. Rappelons que c'est aux États-Unis que le conventionnel Lequinio a fini sa vie dans la solitude, que la marquise de La Tour du Pin a été une fermière heureuse le temps de son émigration, que Talleyrand fit preuve de ses talents de négociateur, que le général Turreau fut un éphémère ambassadeur. Le brassage opéré par les guerres européennes puis américaines accroît ces déplacements erratiques d'individus allant d'une révolution à l'autre. Dans les années 1810-1820, les armées de Bolivar intègrent ainsi des Irlandais, des Anglais, voire des Hanovriens ayant servi sous

(11) David A. BELL, *The First Total War*, Boston-New York, Houghton Mifflin Company, 2007, p. 80.

(12) Robert DARNTON, *George Washington's False Teeth*, New York, WW Norton et C^o., 2003.

l'uniforme anglais en France, comme un certain « Ricaus » originaire du Hesse et échoué au Venezuela¹³. Plus que l'idéologie, c'est la sensibilité propre à cette fin du XVIII^e siècle, qui a autorisé ces multiples aventures individuelles rencontrant la Grande Histoire, sans avoir toujours conscience de la faire.

Les oubliés et les surexposés

En 1776, Abigaïl Adams, épouse de l'un des rédacteurs de la Constitution américaine et futur président, écrivait à son mari : « N'oubliez pas les dames ». Elles ont été pourtant les grandes oubliées de l'Histoire américaine, malgré leurs participations à la Guerre d'Indépendance, avant d'être ici absentes de ces textes. Ceux-ci ont accordé, en revanche, une part importante à d'autres « oubliés » de l'Histoire, les Noirs et les Indiens, ainsi qu'à tous ceux qui ne furent pas exactement révolutionnaires¹⁴. L'exemple des Noirs, esclaves, qui se sont rangés du côté « loyaliste » contre les *insurgents*, rappelle qu'il n'est pas possible de classer l'Histoire en deux camps manichéens, et que la circulation des informations ainsi que les formes de politisation ne sont pas régies par des formes fixes, globalement opérées de haut en bas au travers de l'action des élites (Klooster). Tout au contraire, ce sont les conjonctions entre situation collective, action individuelle et surtout capacité d'agir qui déterminent les itinéraires des individus et des groupes non dominants. Les insurrections d'esclaves de Saint-Domingue se réclamèrent d'un édit royal, évidemment imaginaire, instaurant des jours de repos. C'est à Santo-Domingo, la partie espagnole de Saint-Domingue, que les insurgés se réfugient et s'y réclament du roi, dont Toussaint Louverture avant son retournement politique de 1794. Ils trouvent à l'évidence des relations humaines moins ségréguées que celles qui prévalent du côté français et dans les colonies d'Amérique du Nord.

Ce que confirme l'article consacré aux relations entre colons américains et Indiens, victimes définitives de la Guerre d'Indépendance et des traités de paix. Non seulement, ils ont été utilisés dans les guerres, avant d'être abandonnés par leurs alliés, mais ils servent à l'évidence de « variables d'ajustement » au gouvernement américain. Celui-ci, quelles

(13) Clément THIBAUD, *Républiques en armes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 297 sq.

(14) Bernard VINCENT et Elise MARIENSTRAS (dir.), *Les oubliés de la Révolution américaine*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990.

que soient les tendances politiques, laisse les ambitieux, les aventuriers et les hommes sans scrupules se lancer dans des opérations militaires d'une grande violence et acheter des terres accaparées par l'État fédéral, alimentant ainsi ses caisses (Calloway). Il est difficile de ne pas faire un parallèle avec la France révolutionnaire, vivant des tributs exigés des pays vaincus, lâchant ses soldats démunis sur les plaines italiennes et couvrant leurs exactions, comme l'avaient été celles des sans-culottes en Vendée. Comment se fait-il que les mêmes actes, viols, massacres, pillages, aient pu être identifiés dans les mémoires collectives à la « Terreur » et accolés à ces monstres absolus que seraient les Montagnards, quand ils n'ont guère différé de ceux que commettaient les troupes américaines à l'encontre des Indiens ? Pourquoi ne pas voir que les têtes tranchées, les enfants enfilés au bout des piques, servent aussi à dénoncer la violence des esclaves révoltés de Saint-Domingue ou des femmes parisiennes, le 6 octobre 1789¹⁵ ? Pourquoi ne pas rattacher ces pratiques au lot commun des conquêtes coloniales et des guerres civiles ? La réflexion historique gagnerait à faire le détour par la « guerre à mort » préconisée un moment par Bolivar¹⁶, par les campagnes des troupes napoléoniennes en Italie et en Espagne, de sinistre mémoire, pour comprendre les liens noués avec la brutalisation du XIX^e siècle¹⁷. Sans doute faut-il penser que la guillotine et le projet politique qui l'accompagnait fascinent et inquiètent, contrairement aux violences ordinaires à toute troupe d'hommes qui ne soulèvent que l'indignation des victimes et de leurs descendants. Relevons que ce nouveau détour complexifie, au passage, l'image de Jefferson, jacobin (Belissa), sudiste esclavagiste (Cleves), laissant faire les tueries d'Indiens (Calloway).

L'extension du domaine de la révolution

Ces textes poussent ainsi à sortir des cadres trop balisés et à envisager la « révolution » autrement qu'en en fixant les définitions entre modèle américain et modèle français. Les allusions aux Caraïbes et au continent sud-américain incitent à élargir la notion de « révolution atlantique » à toutes ces révolutions qui s'achevèrent dans les années 1820-1830 remo-

(15) Yves BENOT, *La Révolution française et la fin des colonies*, Paris, La Découverte, 1989. Jeremy D. POPKIN, *Facing Racial Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

(16) Clément THIBAUD, *op. cit.*, p. 109 sq.

(17) À côté de George L. MOSSE, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*, Abbeville, Tempo, 1997 et *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Hachette, Pluriel, 2003 ; voir l'écriture stimulante de Sven LINDQVIST, *Exterminez toutes ces brutes*, Le Serpent à Plumes, 1998.

devant en totalité l'empire colonial espagnol, dans la suite des ébranlements nés aux États-Unis et en France. L'exemple de Miranda, général victorieux à Valmy, en France, avant d'être rival malheureux de Bolívar, au Venezuela, est là pour rappeler les liens entre ces mondes. Cette unité des révolutions est facilement comprise lorsqu'on les envisage ainsi par leur achèvement; elle existe pourtant dès leurs balbutiements dans les années 1770-1780, lorsque la modernisation des États européens bouleverse les équilibres à l'intérieur de ceux-ci, comme dans leurs colonies. La Guerre d'Indépendance naît des exigences fiscales, les guerres civiles indiennes du Haut Pérou, préludant les indépendances, sont les conséquences des mutations administratives et religieuses imposées en Espagne par le roi Charles III, le ministre portugais le marquis de Pombal. Avec l'empereur d'Autriche Joseph II et son frère et successeur le grand-duc de Toscane, Pierre-Léopold I^{er}, sans oublier Louis XVI ou Gustave III de Suède, ces souverains participent tous du courant, aujourd'hui négligé, du despotisme éclairé, alliant réformes administratives, sécularisation des mœurs, souci de l'État et de l'économie, création d'institutions favorisant les élites intermédiaires cultivées¹⁸. Ils sont aussi fascinés par la Chine, modèle imaginaire d'administration régulée par les concours et les hiérarchies de mandarins.

Parmi les mutations imposées, l'expulsion des Jésuites provoque dans les colonies espagnoles un effet analogue à celui que les réformes de Joseph II et que la Constitution civile auront en Belgique et en France quarante ans plus tard, cassant les solidarités locales, renforçant les rivalités entre groupes sociaux et ethniques, permettant que naissent des révoltes à la fois locales, communautaires et identitaires, comme celles de la famille de Túpac Amaru au Pérou¹⁹. La comparaison avec les révoltes anti-révolutionnaires ou contre-révolutionnaires de la Vendée en 1793 s'impose. Le monde hispanique, à peine abordé ici, permet cependant un dernier éclairage en biais de tous ces textes. Certains d'entre eux qui ont fait sortir de la relation France-Amérique, conduisent à souligner qu'à côté du modèle de pensée du politique propre au monde anglo-saxon, fondé sur la *common law*, le parlementarisme et la confrontation des convictions, une tradition politique née dans les universités espagnoles avait popularisé les règles du droit naturel catholique et la réflexion sur le tyrannicide. Il n'est pas anodin que la première université de tout le

(18) Léo GERSHOY, *L'Europe des princes éclairés. 1763-1789*, Paris, Fayard, 1966.

(19) Scarlett O'Phelan GODOY, *Rebellions and Revolts in Eighteenth Century Peru and Upper Peru*, Cologne, Bolhau, 1985.

continent ait été fondée par les Espagnols sur l'île d'Hispanolia dès le ^{xvi}^e siècle pour comprendre comment d'autres influences que celles de Hobbes ou de Locke aient pu féconder les mouvements intellectuels qui s'épanouissent à la fin du ^{xviii}^e siècle.

Au terme de cette réflexion née de la rencontre de ces textes éclairant de façon originale les révolutions américaine et française, il est souhaitable de profiter des ouvertures des *gender* et *subalterne studies* et d'intégrer la complexité des Caraïbes et des Amériques dans l'Histoire des révolutions. Dans une telle perspective, les événements des années 1770-1820 se lisent comme les retombées des mutations introduites par les échanges commerciaux et les colonisations du ^{xvi}^e siècle, les découvertes scientifiques du ^{xvii}^e siècle et l'essor économique du ^{xviii}^e siècle. Les « révolutions » ne sont pas alors le produit d'un changement purement intellectuel attribué aux Lumières, mais le résultat d'un bouleversement général des paradigmes de pensée et des modes de vie accéléré et radicalisé dans quelques pays du fait des tensions particulières qui y régnaient. Les Lumières, dont on voit bien de plus en plus la complexité et le disparate, ne peuvent être tenues pour seules responsables des échecs politiques. La France n'est plus la terre de la violence exceptionnelle. Dans son ensemble, le temps des révolutions serait alors à voir comme un temps de transition, ce fameux *Sattelzeit* cher à Reinhart Koselleck, évitant de plaquer des idéologies sur la naissance d'un monde nouveau et légitimant les recherches originales des historiens.

Jean-Clément MARTIN

Paris 1- IHRF

17 rue de la Sorbonne

75005 – Paris

jean-clement.martin@orange.fr